

8<sup>e</sup> Hussard

4<sup>e</sup> Garde d'Honneur

la feuille de route n° 10  
**la feuille de route n° 10**

Septembre 2002

*Éditée par l'Association Maréchal Suchet, armée des Alpes  
secrétariat Jérôme Croyet,  
12 rue de la Liberté 01000 Bourg en Bresse*

*Dépôt aux Archives Départementales de l'Ain, R.H.L.63*

\*\*\*\*\*

**Les effets du général**

Joseph Louis d'Arbois de Jubainville est né à Neufchâteau le 15 janvier 1764. Cadet au régiment de Dauphin infanterie le 20 mars 1779. Lieutenant le 29 novembre 1789. Capitaine au 29<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de Ligne le 1<sup>er</sup> mai 1792. Chef du 3<sup>e</sup> bataillon de grenadiers à l'armée de Belgique le 5 novembre 1792. Il combat à Jemmapes puis à l'affaire de la Roër, le 2 mars 1793. Le 15 avril, le général Dampierre le nomme adjudant général provisoire à l'armée du Nord. A l'affaire du 14 septembre, l'ennemi lui prend ses bagages. Le 18 septembre 1793, du quartier général de l'avant garde de l'armée du Nord à Mouchi Preux, suite à la journée du 14 septembre, il déclare la perte de ses effets et chevaux, enlevés par l'ennemi. Il s'agit de deux chevaux anglais (6000 livres), un cheval de suite (1200 livres), une collection des cartes Cassini (500 livres), 600 livres de chemises et mouchoirs, un uniforme (400 livres), un manteau (300 livres), deux paires de bottes (120 livres), une selle et ses brides (600 livres) et pour 100 livres de livres militaires. L'état est contre signé du général Dehedouville et du commissaire des guerres Hubert. Le 20 septembre est une sombre journée pour d'Arbois. Non seulement le payeur général de l'armée du Nord, se trouvant à Gravelles, qui reçoit l'état des effets perdu par d'Arbois ne lui paye que 700 livres des 9820 livres d'équipage perdu, mais il est déclaré suspect et destitué de son grade. Ce n'est que le 28 septembre 1795 qu'il retrouve une place comme capitaine adjoint aux adjudants généraux à l'armée d'Italie. Bonaparte le nomme chef de bataillon provisoire le 26 mai 1797, alors qu'il est aide de camp du général Gentili. D'Arbois est envoyé à Corfou comme chef d'état major. Il devient aide de camp du général Kilmaine, le 16 novembre 1797. Royaliste, il est dénoncé par le chef de brigade Godart et la population de Corfou puis destitué le 12 novembre 1797. Il n'est remis en activité que le 22 octobre 1798, comme aide de camp de Kilmaine. Il passe enfin adjudant général le 26 août 1799 et part pour Lyon, avec Leclerc, le 30. Il est à l'armée du Rhin en septembre 1800, comme chef d'état major de la division Richepance. Le 3 novembre 1801, il se rend à Brest pour participer à l'expédition de St Domingue. Il est à la prise de Port au Prince le 4 février 1802. Il est nommé général de brigade provisoire en octobre. Employé à la division du Sud, où il disperse des brigands à Tiburon, le 10 décembre, qu'il prend le 19 février 1803. Il passe adjudant commandant au service de la marine le 24 août 1803. Capturé par les Anglais il est mis au secret et maltraité sur le brick, le Pélican, où il décède de la fièvre jaune le 16 novembre.

**La vie quotidienne à l'armée**

par

Jérôme CROYET,

Historien, Doctorant à l'Université Lumière Lyon II, Assistant archiviste aux Archives Départementales de l'Ain  
Membre de la société d'Emulation de l'Ain, Vice président de l'association Maréchal Suchet

Lorsque le volontaire, pour la Révolution, ou le conscrit, pour l'Empire, arrive à son lieu de casernement la vie qu'il avait alors, change. En effet, il laisse ses vêtements civils pour un bonnet de police, fabriqué dans du drap de récupération, une veste de cantonnement et un pantalon de toile : "De là, on nous a habillé. Nous avons reçu un habit, une



veste, une culotte, un bonnet de police, deux paires de guêtres, une paire de bas. Je vous dirai que nous n'avons point de chemises, ni de souliers"<sup>1</sup> écrit Pierre Philibert Doret à ses parents en l'an II. Ce n'est que plus tard que le conscrit touchera son habit et son shako. La chambrée est composée de plusieurs lits, que chaque conscrit partage avec un ancien. Des planches sont disposées en étagères contre les murs au-dessus de chaque lit, afin de recevoir les effets des occupants, rangés d'une manière réglementaire. Des crochets, eux, sont destinés à soutenir les baudriers, les ceinturons ou le shako. De part et d'autre de la cheminée, sont rangés sur des rayons les ustensiles et les ingrédients pour le repas. Ce dernier, réglementé par le manuel de 1791, est composé de la soupe et de la cuisson des légumes. L'achat de nourriture est supporté par l'ensemble de la chambrée et sa gestion est confiée à un caporal. Les nouveaux arrivant, traditionnellement, afin de se faire bien voir, "graisse la marmite". Après avoir fait chauffer la soupe, régulièrement écumée, les hommes de la chambrée se tiennent "en cercle autour de la marmite, puisant chacun son tour une cuillerée...la qualité de la soupe variait en fonction de sa composition, plus ou moins riche selon la saison et du bon vouloir de l'homme de corvée"<sup>2</sup>. Ces dernières sont effectuées par les nouveaux venus et sont imposées par les anciens. La journée d'un soldat à la caserne est très structurée. Le réveil à lieu, au tambour ou au clairon, à 6 heures en été et à 7 heures en hiver. Le caporal de l'escouade est alors chargé de faire lever ses hommes et de faire l'appel. Puis c'est le nettoyage des chambres et l'aération des lieux. "Les parties communes sont nettoyées par les détenus...à défaut par des fusiliers de corvée, ce qui semble exclure les hommes des compagnie d'élite"<sup>3</sup>. A 10 heures, c'est la soupe du matin. "Pendant que les soldats mangent la soupe, les lieutenants de semaine vérifient l'état de propreté des chambres"<sup>4</sup>. A 10 heures 30, c'est l'appel pour l'ordre sur la place d'armes, en tenue prescrite la veille. En cas de mauvais temps, il peut se faire dans les chambres ou les corridors. Jusqu'au repas du soir, la journée est rythmée par les corvées, le tir, le maniement des armes et les manœuvres. A 16 heures en été et à 17 heures en hiver, c'est le repas du soir, puis, à l'heure fixé par le colonel, c'est la retraite et une demi-heure plus tard l'appel du soir.



Inspection au 8<sup>e</sup> hussard  
Reconstitution ass. MI Suchet, armée des Alpes

En campagne, la vie du soldat est différente. Outre le temps de marche, il faut distinguer deux types de campement, le bivouac temporaire et le camp, de longue durée.

Le bivouac consiste, après la révolution, en une halte où les "hommes mangent et dorment autour du feu avec comme couverture le manteau ou la capote et comme oreiller le cas à dos ou le porte manteau"<sup>5</sup>. Dès le moment venu de cette halte, décidé par le général de brigade, des sentinelles sont désignées et les fusils sont mis en faisceau. Les sacs à dos sont déposés en rond afin de délimiter l'emplacement de chaque groupe sur le terrain. Puis les soldats peuvent quitter guêtres, souliers et uniforme. Les nouveaux venus sont chargés des corvées ; bois, vivres et eau. Parfois, des abris sommaires de planches et de pailles peuvent abriter les soldats. La marmite au feu, les hommes peuvent réparer leur équipement ou le nettoyer. Le repas est essentiellement composé de pain et de soupe, qu'un peu de viande maraudée peu égayer. Ces bivouacs, s'ils peuvent être agréables en été le sont moins durant les autres saisons : ". Le lendemain de notre arrivée sur la montagne du col de Belmont nous fîmes des petites cabanes pou nous mettre à l'abri du mauvais temps et sitôt qu'elle sera faite la neige tomba le jour et la nuit sans discontinuer, elle boucha la porte de nos cabane où nous fûmes obligés de la dévarier pour sortir"<sup>6</sup> écrit Benoît Chatellain à sa mère en 1793.

Le camp, lui, est édifié quand un séjour s'annonce long. Des toiles de tentes peuvent être alors distribuées et des baraques édifiées. Ces dernières le sont souvent au profit des habitations civiles. "Ces camps étaient construits suivant un principe bien établi : le régiment occupe la même place dans un camp que lorsqu'il est sous les armes. Pour la construction, tous les

<sup>1</sup> A.C. Pont de Veyle, pièce 16159.

<sup>2</sup> BOURGEOT (Vincent), GARNIER (Jacques) : La vie quotidienne du conscrit in *Napoléon 1<sup>er</sup> Magazine*, mai-juin 2002.

<sup>3</sup> PIGEARD (Alain) : La vie en caserne sous le 1<sup>er</sup> Empire in *Tradition Magazine*.

<sup>4</sup> PIGEARD (Alain) : La vie en caserne sous le 1<sup>er</sup> Empire in *Tradition Magazine*.

<sup>5</sup> PIGEARD (Alain) : Bivouacs et camps dans la Grande Armée in *Tradition Magazine*.

<sup>6</sup> A.D. Ain 5L.



soldats étaient requis à l'exception des cuisiniers, et chacun travaillait à l'édification des baraques, aux cuisines et aux jardins. Chaque compagnie occupait entre quatre et six baraques alignées sur deux ou trois rangs en profondeur et qui contenait chacune 16 à 25 hommes...à l'intérieur, un lit occupait tout le côté gauche en entrant...par dessus une couverture de laine pour deux hommes...sous le lit on plaçait les marmites, gamelles et les légumes<sup>7</sup>. Certaines baraques sont agrémentées de petits massifs fleuris et de dessins.



Bivouac du 2<sup>e</sup> hussard à Austerlitz,  
1<sup>er</sup> décembre 1805  
dessin de Barbier



Bivouac du 8<sup>e</sup> hussard  
Reconstitution ass. MI Suchet, armée des Alpes

La vie militaire de nos compatriotes sous la glorieuse bannière tricolore est la même que celle de Philibert Baudet, leur aîné, sous la bannière fleurdelisée : misère, froid et indigence. Mais, si Philibert Baudet, "voué à ce faire tué"<sup>8</sup>, était, lui, commandé "par des freluquets poudrés et inexpérimentés"<sup>9</sup>, les enfants de 1789, eux, combattaient pour un idéal et sous l'autorité de centaures devenant eux-mêmes des héros d'une épopée immortelle : " On parle d'aller prendre la Sicile. C'est un morceau difficile à prendre, les troupes brûlent toute du désir de partager la gloire de faire cette conquête"<sup>10</sup>. Malgré un grand nombre d'hommes mobilisés, la vie des soldats, des pousses cailloux, dans les armées républicaines puis impériales est plutôt mal connue. Comme nous l'avons vu, le courrier est pour le soldat le seul lien avec sa famille, ses amis et son pays. Tout au long des guerres de la Révolution et de l'Empire, le soldat, qu'il soit réquisitionnaire ou volontaire, n'a de cesse de vouloir tenir informé son pays de lui, de ses amis et de ses besoins immenses, en matière financière notamment. A travers ces lettres, si le soldat donne des nouvelles des campagnes aux quels il participe, il ne manque pas d'évoquer ses joies mais surtout ses peines physiques et morales.

Physique, car le soldat des armées de la République et de l'Empire souffre ; en silence, grogne parfois, mais souffre physiquement. Il souffre à cause d'éléments naturels qu'il ne contrôle pas, la pluie, le vent, la neige, le froid, le chaud<sup>11</sup> mais aussi à cause de négligence humaine, un équipement parfois inadapté au terrain, des équipements fabriqués dans l'urgence, dont la confection est confiée à des adjudicataires plus soucieux de rendements que de qualité, du manque de nourriture, de la cherté des biens de premières nécessités, du manque d'argent : " il est vrai mais il fait extraordinairement cher vivre ici. Les assignats n'y valent rien, il faut tout payer en argent et . Les vivres que la République nous donne maintenant en route ne sont pas suffisantes, nous n'avons par homme qu'une livre et demi de pain et une demie livre de viande et ce pour vingt quatre heures"<sup>12</sup> écrit Tréppoz aîné de Bâgé en l'an IV. Il souffre aussi par le manque d'hygiène. La toilette se résume le plus souvent à se frotter le visage et le corps à l'eau froide, et tous les dimanches à se faire la barbe quand cela est possible.



Bivouac de cavalerie légère.  
Dessin de Schwebach



Duel d'honneur entre un hussard du 8<sup>e</sup> et un chasseur du 3<sup>e</sup>  
Reconstitution ass. MI Suchet, armée des Alpes



Bivouac de cavalerie légère.  
Dessin de Schwebach

<sup>7</sup> PIGEARD (Alain) : *Bivouacs et camps dans la Grande Armée* in *Tradition Magazine*.

<sup>8</sup> VIGOUREUX (Claude) : *Servir le Roi. Philibert Baudet, dit La Giroflée. Lettres inédites 1720-1788. Les Cahiers d'Ainventaire*, M&G éditions, Bourg-en-Bresse, 1998, 110 pages.

<sup>9</sup> VIGOUREUX (Claude) : *Servir le Roi. Philibert Baudet, dit La Giroflée. Lettres inédites 1720-1788. Les Cahiers d'Ainventaire*, M&G éditions, Bourg-en-Bresse, 1998, 110 pages.

<sup>10</sup> Lettre de Jean Raquin, collection particulière.

<sup>11</sup> " depuis que nous sommes ici nous avons beaucoup vu de peine et de misère. Toujours en détachement sur les montagnes, dans la neige jusqu'à ceinture et dans le froid et mal couché, toujours sur la paille"<sup>11</sup>, Benoît Chatellain, octobre 1793. A.D. Ain 5L.

<sup>12</sup> A.D. Ain série L.



Morale, car il ne souffre pas que pour lui, il souffre de l'éloignement du pays. Il souffre du manque de nouvelles de chez lui, il souffre de la crainte de la famine, de la pénurie ou de la maladie dans la maison familiale au point que Gabriel Racurt, de Bressolles, pionnier à la 8<sup>e</sup> compagnie, meurt de nostalgie le 4 mai 1812 à l'hôpital de Valenciennes.

Mais, accessoirement, ses souffrances, sont aussi ses joies. S'il fête dignement la victoire, il fête tout aussi dignement les retrouvailles, loin du village, avec des pays, des gars originaires du même endroit que lui. C'est alors la ribote : " J'oubliais de vous dire qu'en allant au détachement j'ai rencontré tous mes pays à Delestat au quel nous avons bien ribotté"<sup>13</sup> écrit François Brochon en 1793. Sa joie, le soldat peu la devoir à Dieu, ou à l'Être Suprême : bonne santé des siens ou de lui, sauvegarde au combat ou déclaration de paix. La joie c'est aussi le pillage et la défaite des adversaires : " le général qui nous commandait nous a mis la ville au pillage, qui nous a fait un peu de plaisir"<sup>14</sup> écrit Jean Raquin à ses parents en avril 1806 ; où la réception de vêtements et d'argent : " on nous a habillé. Nous avons reçu un habit, une veste, une culotte, un bonnet de police, deux paires de guêtres, une paire de bas. Je vous dirai que nous n'avons point de chemises, ni de souliers. Je vous dirai que si mon frère Jean, peut venir pour chercher notre linge, il nous ferai bien plaisir" écrit Pierre Philibert Doret à ses parents.

## DOCUMENT D'ARCHIVES

### Le hussard Villette

Victor de Villette, demeurant à Jasseron, est incorporé au 1<sup>er</sup> régiment de Hussards en l'an 13. Thomas Riboud intercède en sa faveur auprès du Conseiller d'Etat Directeur Général des Revues et de la Conscription Militaire, pour qu'il soit remplacé. Mis dans une compagnie d'instruction, il est remplacé en 1811.

*original remis à  
M. de Villette  
le 27.*

Versailles le 27 floréal an 18.

Le colonel Du 1<sup>er</sup> régiment de Hussards, Officier  
de la légion d'honneur,  
à M. Riboud président de la cour criminelle  
du Département de Paris.

Monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du  
9 de ce mois que m'a remise M. de Villette.  
L'intérêt que vous portez à ce jeune homme  
doit vous être le sur garant que je ferai tout  
ce qui pourra dépendre de moi pour lui rendre  
le nouvel état qu'il vient d'embrasser agréable,  
et lui procurer les douceurs que toute personne  
bien née a droit d'attendre d'un chef qui fait  
sa plus chère occupation de pouvoir obliger.

M. de Villette peut se tranquilliser sur  
le sort de son fils, je l'ai placé dans une  
compagnie dont le capitaine veut bien se  
charger du soin de le conduire et de le diriger.

Sensible à tout ce que vous avez la  
bonté de me dire d'honneur et d'obligeant,  
je vous prie, monsieur, d'être agréé une  
sincère reconnaissance.

Je suis flatté que cette circonstance me  
rapproche du plaisir de faire quelque chose qui  
vous soit agréable, et de vous réitérer l'assurance  
de l'estime et de la considération distinguées  
avec les quelles j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre très K. d.  
Signé Rouvillois  
32

### La vie à la hussarde

Jean Philippe Cappler est originaire du Bas Rhin. Il sert comme maréchal des logis au 3<sup>e</sup> hussard, lorsque que le 26 messidor an VIII, à l'affaire d'Offenbach, il force seul un détachement de 25 hommes à mettre bas les armes, en tuant dans une charge deux hussards mayençais et en capturant le trompette major. Il reçoit un mousqueton d'honneur, le 5 thermidor an IX, pour ces actes de bravoure.

### Dans la Presse

L'association Maréchal Suchet a eu l'honneur d'une photo et d'une interview dans l'article de la Voix de l'Ain, suite au Bivouac de Salavre, les 22 et 23 juin 2002.



Lors du défilé dans les rues de Bourg : de fiers guerriers.

ici, ils sortent tout juste 70. « On n'est pas déguisé, assure Jérôme Croyet, archiviste aux archives départementales de l'Ain et porte-parole de la troupe du Maréchal Suchet. Il s'est même fait pousser les cheveux pour porter les "cadenettes", ces petites tresses de l'époque de l'armée napoléonienne. On se base vraiment sur les textes de l'époque pour construire nos abris-vent, dormir sur la paille, recréer les costumes. Nous ne sommes pas militaristes, mais des passionnés d'histoire. Nous adorons comme ici la faire vivre, la faire connaître et comprendre au public. C'est comme ça que les gens vivraient il y a deux cents ans : avec des pantalons en toile de laine même en plein soleil, à 40 degrés ! Pour le repas, chacun amène sa gamelle pour se faire servir comme à l'époque. A se retrouver comme ça, on découvre qu'il s'en est passé, des choses, sur notre territoire. Certains professeurs ont même recours à ces bivouacs pour expliquer l'histoire à leurs élèves ! »

<sup>13</sup> A.C. Pont de Veyle, pièce 16007.

<sup>14</sup> Collection particulière.